

HASSOUNA  
MOSBAHI

PAS DE DEUIL  
POUR  
MA MÈRE

Roman

---

elyzad



Pas de deuil pour ma mère

Ouvrage publié avec le concours de l'Institut français de Tunisie.

Illustration de couverture :  
fresque murale de l'artiste Atef Maatallah, Redeyef (détail)  
Photographie © Ivan Bertoux, 2016

Titre original :  
*Hikaya tounisya*

Éditeur original :  
Dar Sahar, Tunis  
© Hassouna Mosbahi, 2007

© Éditions Elyzad, 2019  
pour la traduction française

[www.elyzad.com](http://www.elyzad.com)

Hassouna Mosbahi

Pas de deuil  
pour ma mère

*roman traduit de l'arabe (Tunisie) par Boutheïna Ayadi  
avec la collaboration de Marie-Christine Ben Fadhel*

elyzad



## LE FILS

J'ai retrouvé mon calme à présent. Les volcans qui me brûlaient les entrailles se sont éteints, leurs brasiers ne me consomment plus de l'intérieur, et me voilà aussi froid qu'un cadavre. Ma cellule est étroite et glaciale telle une tombe. Tout, au dedans comme autour de moi, suggère que j'ai traversé le pont qui mène vers l'autre monde, un monde mystérieux et effroyable. Ils savent bien, les hommes, que tôt ou tard, ils le rejoindront à coup sûr, ce monde, mais rien à faire, ils crèvent de trouille. Avant même d'être jeté en taule et qu'ils claquent la lourde porte derrière moi, j'ai senti que j'étais déjà mort ; pourtant mon cœur battait à cent à l'heure et mes sens étaient en alerte comme ceux d'un voleur la nuit. Croyez-moi, ces types chargés de m'exécuter à l'aube, la mine renfrognée et le regard dur depuis leur naissance sans doute, n'éprouveront pas le plaisir qui est habituellement le leur en accomplissant

leur tâche. Ils ne trouveront dans cette minuscule cellule glacée rien d'autre qu'un macchabée tout aussi gelé. Ils seront très déçus, tels des chasseurs rentrant bredouilles. Pourtant, cela ne les empêchera pas d'accomplir leur sale besogne, celle qu'ils ont choisie ! Ils s'imaginent peut-être que pendre de malheureuses créatures comme moi leur garantira le Paradis. Moi, je me fous du Paradis et de l'Enfer.

Puisque je suis déjà mort, la frousse n'emballera pas mon cœur quand j'entendrai à l'aube résonner le martèlement de leurs lourdes godasses sur le ciment du couloir. Je ne tremblerai pas quand, silencieux, sombres et taciturnes, ils me conduiront à l'échafaud. Je ne verserai pas une seule larme sur ce monde que je quitte trop tôt, à vingt-quatre ans, et je n'implorerai ni leur pitié ni leur bienveillance... Je resterai muet, les yeux vides et le corps inerte comme n'importe quel mort, aussi indifférent à son sort qu'une brebis que l'on dépèce après l'avoir saignée.

## LA MÈRE

Je vous parle de l'au-delà. Me croyez-vous, vous autres les vivants ? Peu m'importe votre réponse puisque je ne suis pas en mesure de l'entendre. Cependant, j'en fais le serment, l'Ange de la miséricorde m'a murmuré que je pouvais m'adresser à vous depuis les tréfonds des ténèbres éternelles. N'en êtes-vous pas ravis ? Et n'est-ce pas une bonne nouvelle pour moi qui, réduite en tas de cendres, croyais impossible de vous parler ? Écoutez-moi donc, je vous raconterai toute mon histoire, et par le menu. Vous en éprouverez tantôt du plaisir, tantôt de la terreur, mes propos risquent de vous apitoyer ou parfois de susciter une répugnance telle que vous prendrez la fuite. C'est probable... mais soyez-en sûrs, je serai franche et ne tairai aucun détail, qu'il soit beau ou laid. Je sais bien que vous êtes curieux, comme les habitants de la cité M. où j'ai vécu dès l'âge de dix-neuf ans, après avoir quitté mon lointain



village et jusqu'à cette journée d'été torride où mon corps s'est consumé dans les flammes.

Dans votre monde, tous les habitants de la cité M. – les bébés en âge de marcher aussi bien que les vieillards à l'article de la mort, affalés sur le pas de leurs minables mesures dans l'attente d'Azraël – m'épiaient jour et nuit à travers le trou de leurs serrures, par les fenêtres de leurs maisons, du haut de leurs terrasses et de leurs balcons. Ils allaient jusqu'à charger les jeunes chômeurs sans le sou – et ils étaient nombreux dans le voisinage – de leur rapporter mes faits et gestes et de leur révéler qui entraît ou sortait de chez moi. Les hommes, presque tous sans travail eux aussi, passaient de longues heures dans les cafés crasseux à fumer, à jouer aux cartes et à parler de moi plus que des matchs de foot, de la Palestine, de l'Irak et de l'Afghanistan réunis, ajoutant aux histoires qu'ils avaient entendues sur mon compte d'autres encore, issues de leur imagination débridée. Les femmes, c'était du pareil au même, voire pire, elles versaient de l'huile sur le feu : dans leurs récits, j'étais une ogresse terrifiante semant le mal, le vice et la corruption non seulement dans la cité M., mais aussi dans la capitale et le pays tout entier.

Les habitants de cette cité pouilleuse étaient surtout des jeunes qui avaient quitté leurs montagnes et leurs provinces éloignées pour fuir la

famine et les calamités. Ils s'étaient agglutinés dans ce lieu qui, printemps comme été, était infesté de moustiques, de scorpions et d'insectes variés, en automne se remplissait de mouches particulièrement collantes, et une fois l'hiver venu se transformait en bourbier. Tous s'ingéniaient à me tendre des pièges, et il n'y avait rien de si étrange à cela, car avec le lait de leurs mères, ces gens avaient tété la mesquinerie, la méchanceté et le vice. Ils s'agitaient frénétiquement tant qu'ils n'avaient pas pris de proie dans leurs filets tendus sans relâche et n'avaient pas répandu le mal autour d'eux.

Si les hommes me calomniaient en permanence, c'est parce qu'ils cherchaient à se venger de mon mépris à leur égard. Leur saleté, leur bassesse et leur laideur me dégoûtaient et je les repoussais avec violence quand ils me harcelaient ou tentaient simplement de m'approcher. Je parvenais à leur échapper par miracle. Beaucoup recherchaient mes faveurs en secret et m'envoyaient de brûlantes lettres d'amour. Lorsque je passais tout près d'eux, je sentais leur cœur battre à se rompre. Mais une fois à la maison, ou bien installés dans leurs troquets misérables, ils se mettaient à m'écorcher et à me dépecer le corps jusqu'à ce que leurs langues, exténuées, se pétrifient dans leurs bouches fétides.

Les femmes, elles, n'étaient que pure jalousie et venin de vipère, elles n'avaient de cesse de salir

ma réputation car aucune ne pouvait rivaliser avec ma taille fine, mon visage exquis, ma voix sucrée, mes grands yeux charbonneux, bref, mon irrésistible féminité, aux dires de tous ceux qui m'ont aimée à la folie. Je crois cependant que je ferais mieux de les oublier ceux-là, ne serait-ce qu'un instant, pour revenir au plus important, ma vie, sa douceur et son amertume, ses élans et ses chutes, ses joies et ses drames, ses chemins aussi droits qu'une règle ou parfois tordus, serpentant tels les sentiers empruntés par les chèvres sur les monts escarpés.

Je suis née dans le village de A., parmi les oliveraies et les vergers d'amandiers entourés de cactus ; mon village est renommé pour la qualité de son huile, la saveur de ses figues de Barbarie, ainsi que pour ses pickpockets disséminés à travers le pays, notamment dans la capitale et les grandes villes côtières fréquentées par les touristes étrangers. Les policiers chargés de les traquer affirment que l'habileté dont ils héritent de père en fils dépasse largement celle des pickpockets des autres régions. J'en ai connu quelques-uns quand j'étais petite car, à cette époque de profonde misère, ils pullulaient. Je me souviens de l'un d'entre eux, Ammar dit « le Borgne ». Il n'était pas réellement borgne d'ailleurs, il avait juste la vue très basse. Ce handicap tournait à son avantage : ceux qui le pensaient incapable de distinguer ce

qu'ils avaient en poche se faisaient piéger à tous les coups. Ammar le Borgne portait en toute saison une longue blouse grise qui lui descendait à la cheville, et sur son crâne en forme d'œuf, une chéchia décolorée par l'usure. Il ne cachait pas les mauvais tours qu'il jouait à ses victimes, bien au contraire, il en tirait des anecdotes pleines d'humour qui faisaient se tordre de rire ses auditeurs captivés. Lui ne riait jamais mais se contentait d'esquisser un sourire perfide. Je me souviens encore, parmi ses histoires, de celle de ce rude paysan du clan des Béni Ayyar. Ammar le Borgne l'avait poursuivi depuis le souk de notre village jusqu'à Siliana pour le détrousser. De sa voix traînante, il racontait cette aventure par le menu : « C'était une journée d'hiver si froide que les gens tremblaient malgré les kachabias et les épais burnous dont ils s'emmitouflaient. J'ai vu l'homme de petite taille, à la grosse tête et aux joues rebondies, fourrer une coquette somme dans sa poche intérieure. Au début, l'affaire m'a semblé difficile à cause de sa kachabia mais la naïveté et la stupidité qui se dégageaient de son regard m'ont encouragé à tenter le tout pour le tout. Après s'être goinfré d'un beignet chaud garni de deux œufs, il est monté dans le bus, je l'ai suivi mais je n'ai pas pu m'asseoir à côté de lui. À notre arrivée à Makthar, il est entré dans un restaurant bondé, a commandé deux kilos

de viande grillée, une livre de foie et a englouti le tout en un temps record pendant que moi, j'avais l'estomac dans les talons.

Je me sentais de plus en plus mal à cause de ce froid intense, si bien que j'ai envisagé de laisser tomber et de m'en retourner. Mais très vite, je me suis ravisé et me suis dit : "Sois patient, Ammar le Borgne, et tu auras gain de cause, car Dieu exauce toujours les désirs de ceux qui font preuve de patience !"

L'homme a léché tout le gras resté sur ses lèvres en y passant méticuleusement la langue, il a payé puis s'est dirigé vers la gare routière pour prendre le bus de Siliana, ce coup-ci. J'ai alors eu la chance de me trouver à côté de lui, mon genou droit contre son genou gauche. Pendant le trajet je lui ai raconté des sornettes, bien évidemment. J'étais soi-disant de Sidi Bouzid, je vendais des moutons et j'allais pour la première fois à Siliana voir un parent policier. Puis j'ai commencé à lui raconter des blagues qui eurent raison de sa tristesse, probablement congénitale. Une fois à Siliana, à l'instant où les voyageurs se précipitaient pour descendre du bus, j'ai réussi à lui piquer la grosse liasse dissimulée dans son vêtement, alors qu'il fixait les gens d'un air hébété, comme s'il venait de sortir d'une sombre caverne. Par crainte d'être suspecté et de me faire arrêter à des barrages de police, je suis revenu au

village à pied par les pistes les plus étroites et les sentiers les plus raides. Avec la moitié de l'argent, j'ai acheté une vache à ma mère – que Dieu la garde –, avec l'autre moitié j'ai passé le meilleur hiver de toute ma vie et pour le restant de mes jours ! » Quand on lui demandait : « Comment as-tu pu glisser ta main dans la poche d'un Ayyari engoncé dans son épaisse kachabia ? », Ammar le Borgne répondait calmement : « Secret professionnel... Avec mes paroles tout sucre tout miel, il a peut-être cru que j'étais un ange, incapable du moindre mal. »

Je me souviens encore que ma mère – Dieu ait son âme – raffolait des aventures d'Ammar le Borgne et l'invitait chez nous à la moindre occasion. Nous passions ensemble de bons moments. Dans ses récits, tout l'univers des pickpockets et des voleurs devenait sujet à plaisanteries et nous restions à l'écouter avec grand plaisir. Une fois pourtant, Ammar le Borgne a moins ri. Cela s'est passé devant la grande mosquée de Kairouan. Sa proie, une vieille touriste allemande, s'était mise à hurler et à appeler à l'aide dès qu'elle avait senti la main d'Ammar s'introduire dans son sac. Les gens accoururent alors pour la secourir et Ammar le Borgne fut conduit en prison, la bouche en sang, livré aux insultes de tous. Ils lui crachaient au visage et criaient sur son passage : « Tu nous fais honte devant les étrangers ! »

Furieux, ils continuaient à lui crier dessus alors qu'il baissait la tête, humilié. Libéré peu après, les cheveux devenus blancs, il perdit ses dents l'une après l'autre, ses yeux rétrécirent encore, ses pas devinrent hésitants, et bientôt il n'eut plus que la peau sur les os. Il cessa de raconter les drôles de tours qu'il jouait à ses victimes et ne sortit plus de chez lui à moins d'y être obligé. Et ce, jusqu'au jour où on le retrouva mort dans son lit, un an environ avant mon départ du village.